En avant ! traversez l'immensité de l'arche ;
Peuple, princes, soldats ! reprenez votre marche,
Avec votre empereur qui domine sur tout ;
Sans qu'il heurte du front à la plus haute pierre,
A peine s'il y passe incliné dans sa bière ;
Il eût été trop grand pour y passer debout.

Avant que l'ombre disparue
Descende au caveau qui l'attend,
Promenons-là, de rue en rue,
Dans ce Paris qu'il aima tant.
Mourons lui, du moins, sa Colonne,
Où l'immortalité blasonne.
Tant d'héroïques roturiers,
Où ses quatre aigles, qui respirent,
Un quart de siècle l'attendent
En piétinant sur des lauriers.

Hélas ! il passera sans répondre à ses aigles ;
La marche du cortège a ses lugubres règles ;
Sans dévier d'un pas suivons notre chemin.
Prenons la droite, au bout ; laissons les Tuileries ;
Les morts ne logent pas dans des hôtelleries
Qui, souvent, n'offrent pas l'abri du lendemain.

Mais, entre nos brouillards humides
C'est par trop longtemps l'exposer ;
Sans le dôme des Invalides
Qu'il aille enfin se reposer.
Jusqu'au jour où tous les squelettes,
Au bruit des divines trompettes
Se dresseront sur leur sôant,
Qu'il dorme en paix sous cette voûte ;
C'est un casque bien fait, sans coutte,
Pour cette tête de géant.

BARTHELEMY.

L'APPRENTI.

SUITE.

Un soir d'été, après avoir quitté son atelier, Frédéric, selon son habitude, était allé s'asseoir dans le jardin de la bonne femme Ridler pour y étudier plus en repos, lorsque la nuit le força à fermer son livre. Ses pensées se portèrent alors naturellement sur l'objet qui l'intéressait le plus au monde ; il se demanda pour la centième fois ce que son frère avait pu devenir depuis quinze jours qu'il ne l'avait point revu ; il se rappelait avec douleur les dernières paroles de sa mère : — Restez unis dans cette vie comme vous l'avez été dans mon amour ; — et il se disait que, dans le ciel même, son bonheur ne pourrait être parfait, puisque sa dernière espérance avait été trompée. Au milieu de ce chagrin une consolation lui restait, il pouvait se rendre la justice qu'il n'avait rien négligé pour obéir aux recommandations de la mourante ; non seulement il avait aidé François de ses conseils, mais il n'avait cessé de s'imposer mille privations pour lui. Maintenant, hélas ! il voyait que ses sacrifices étaient inutiles, et qu'il y a des âmes qui échappent à tous les liens. Ces réflexions l'attristaient profondément. Contre son ordinaire il n'attendait point avec impatience qu'Odile Ridler eût allumé sa petite lampe afin de continuer sa lecture, et, dominé par ses inquiétudes, il se promenait dans les étroites allées du jardin.

Tout-à-coup, une voix bien connue qui l'appela d'un ton précautionneux se fit entendre à quelques pas de lui. Frédéric se retourna vivement et

se trouva vis-à-vis de François dont les vêtements en lambeaux, la figure hâve et fatiguée annonçaient assez quelle avoit dû être sa vie depuis sa disparition.

Son frère le regarda quelque temps avec une expression de tristesse et de pitié ; mais, découragé par cette vue et ressentant cette crainte délicate qui vous rend embarrassé devant la faute d'autrui, il ne sentit pas la force de faire une question.

François, que son caractère insouciant mettait à l'abri de ces hontes pudiques, fut le premier à rompre le silence.

— Tu me trouves bien changé, n'est-ce pas ? lui demanda-t-il d'un ton qui indiquait plutôt l'ennui de s'être mis dans une fausse position que le remords de sa conduite ; mais, dame ! je n'ai pas voyagé au pays de Cognac, depuis que je t'ai quitté ; et je me suis couché plus d'une fois sur ma laim.

— Quelles raisons ont pu te tenir si long-temps éloigné de la maison ? demanda Frédéric avec hésitation.

— La meilleure de toutes, l'ennui de dévider des bobines. Le contre-maître s'est aperçu que je n'avais pas grand penchant pour l'atelier ; il a fait son rapport au chef, qui m'a poliment congédié il y a quinze jours.

— C'était un malheur bien grand, pour nous qui n'avons d'autre ressources que nos bras, mais ce n'était pas une cause suffisante pour disparaître comme tu l'as fait.

— J'avais peur que la bonne femme Ridler, me sachant sans ouvrage, ne voulût pas me recevoir.

— Peut-être ma prière eût-elle consenti à te garder. D'ailleurs, tu sais bien, François, que, malgré tes torts, je n'ai point oublié les dernières paroles de notre mère, qu'aussi long-temps que j'aurai un morceau de pain et un lit tu en auras toujours ta part.

— Oui, mais je m'attendais aussi à avoir ma part de sermons, et je ne les aime guère. Puis, j'étais bien aise de voir un peu de pays. J'ai voulu faire une promenade en Suisse ; on dit que c'est si beau et qu'on y vit pour rien ! c'était tentant, vu ma position. Mais ces montagnards sont des brutes ; quand je leur demandais à manger, ils me répondaient que j'étais en âge de gagner ma vie moi-même !... comme si c'était la peine de quitter son pays pour aller travailler ailleurs.

— Je crois bien, répliqua Frédéric d'un ton sérieux, qu'il n'y a pas de pays où l'on soit dispensé de travailler, et je ne trouve pas que cette nécessité soit un malheur ; mais ce qui en est un véritable, c'est de ne pas vouloir s'y soumettre.

— Elle est amusante, la nécessité ! bon pour toi qui montreras la sagesse au bon Dieu ; quant à moi, j'étais né pour être riche, et l'on aurait dû me faire apprendre cet état-là.

— Ecoute, dit Frédéric, ces choses sont bonnes à dire en plaisantant ; mais, tu le sais bien toi-même, tes plaintes sur ta position ne la changeront pas ; il faut donc l'accepter telle qu'elle est. Ce n'est point au repos que nous devons tendre, nous autres fils d'ouvriers ; notre but doit être de vivre sans avoir besoin de l'aumône du riche ; pour cela nous n'avons de ressources que nos bras. Le faible seul a droit de se plaindre ; car quand on a la force et la santé, le travail est facile.